



LE MANUSCRIT *CASSELLANUS* 2° MS. POET. 6 ET LA TRADITION Φ DE SERVIUS ET *SERVIUS DANIELIS*

DANIEL VALLAT

UNIVERSITÉ LUMIÈRE LYON 2 / UMR 5189 HISOMA

Résumé

Le manuscrit *Cassellanus* 2° Ms. Poet. 6 a la particularité de présenter un état double : le texte de *Servius Danielis* pour *Aen.* 1-2, et un texte considéré comme « mixte » (*Servius* +/- *Servius Danielis*) pour *Aen.* 3-6. La seule hypothèse avancée pour expliquer cet état a tenté de montrer que le texte d'*Aen.* 3-6 étaient un texte de *Servius Danielis* privé, dans un second temps, de la plupart des notes étrangères à *Servius*. Nous montrerons au contraire dans cet article que cette hypothèse est incohérente et que le texte d'*Aen.* 3-6 ne relève pas de *Servius Danielis*, mais d'une tradition particulière de *Servius*, que nous désignons par la lettre Φ et qu'on retrouve également, en partie, dans la famille σ des manuscrits de *Servius* : ce manuscrit permet ainsi d'y voir plus clair dans le stemma des manuscrits serviens.

Abstract

The manuscript Cassellanus 2° Ms. Poet. 6 has the peculiarity to present a double state: the text of Servius Danielis for Aen. 1-2, and a text considered as "mixed" (Servius +/- Servius Danielis) for Aen. 3-6. The only extant hypothesis to explain this state tried to show that the text of Aen. 3-6 were a text of Servius Danielis deprived, secondly, of most of the non-Servian material. We shall show in this paper that this hypothesis is inconsistent and that the text of Aen. 3-6 does not belong to Servius Danielis, but to a tradition of Servius, which we call Φ and which we find also, partially, in the σ family of the Servian manuscripts: the Cassellanus so allows to see things more clearly in the stemma of Servius' manuscripts.

Nous souhaitons reprendre ici un dossier laissé en souffrance depuis quelques décennies : celui de la tradition textuelle et manuscrite du *Servius Danielis* (SD), à travers le prisme d'un manuscrit – le *Cassellanus* 2° Ms. Poet. 6 (siglé C)¹ – dont il faut rappeler l'importance et dont on n'a pas encore déduit, ou pas correctement, toutes les implications. Depuis le 19^e siècle, on a considéré SD comme un bloc ajouté à Servius, sans histoire interne autre que sa suture sur le texte de Servius : or il est précisément possible de distinguer, grâce au manuscrit de Kassel, des étapes dans l'histoire textuelle de SD et de Servius lui-même, et d'affiner les résultats de travaux antérieurs.

On sait que le manuscrit C est notre source principale du *Servius de Daniel* pour les deux premiers livres de l'*Énéide* et que, pour les livres suivants, il faut recourir à d'autres manuscrits, alors même que C se poursuit jusqu'au livre 6 de l'*Énéide*. Le point d'achoppement est donc cette disparité dans la présence de SD. Thilo (1881, p. LXIX) résumait brièvement cet état paradoxal, sans pour autant l'expliquer :

Tertii et eorum qui usque ad septimum sequuntur librorum commentis comparati exigui pretii sunt, habent tamen fortasse ad plenioris commentarii rationes rectius cognoscendas aliquid utilitatis. nam quamquam additicia scholia tantum non omnia desunt, inveniuntur tamen supplementa non nulla uno illa quidem uel paucis uerbis comprehensa, sed non omnino spernenda.

C'est bien au niveau de SD qu'il y a une évolution dans le manuscrit, puisque le texte de Servius est globalement présent, même s'il présente de légères variations par rapport à la « vulgate ». Cette double question – la disparité du commentaire de SD entre *Aen.* 1-2 et *Aen.* 3-6 et la qualité du texte servien – n'a pas, à notre avis, été suffisamment analysée, et la principale explication qui a été proposée pose plus de problèmes qu'elle n'en résout. Nous reprendrons donc cette matière avant d'exposer notre approche de cette question complexe.

1. État de la question

1.2. Le *Servius de Daniel*

Il faut rappeler brièvement ce qu'est le *Servius Danielis*. Il s'agit, pour faire court, du *Servius* édité par Pierre Daniel à Paris en 1600. Il avait pour particularité d'allonger considérablement le texte de Servius qu'on connaissait jusque-là, qui était celui des manuscrits les plus courants et celui de l'*editio princeps*, et que,

¹ Description dans THOMAS 1880, p. 71-75 ; THILO 1881, p. XLVIII-LVII ; SAVAGE 1932, p. 87-91 ; ELDER 1940 ; HARV. 1946, p. IV.

malgré d'inévitables variantes, on appelle depuis le 19^e siècle la « vulgate ». On s'est donc retrouvé avec deux textes du commentaire, l'un *breuior*, l'autre *plenior*, et ce n'est que dans la seconde moitié du 19^e siècle qu'on a établi de manière certaine (travaux de Thilo et de Thomas) que les parties « nouvelles » du commentaire dans l'édition de Daniel n'étaient pas de Servius, mais étaient des *ajouts* à Servius². Ce sont ces variations que, depuis lors, nous appelons *Servius de Daniel*, alors qu'il serait préférable de les appeler *scholia Danielis*, car implicitement, quand on cite « SD », on l'oppose à la vulgate de Servius.

Or il est très important de rappeler que cette distinction n'existe pas dans les manuscrits dits « de Daniel » qui transmettent ce texte élargi. On a remarqué de longue date qu'ils n'étaient pas nommément attribués à Servius, contrairement à ceux de la vulgate³. Mais ils transmettent effectivement l'ensemble Servius + scolies de Daniel. Autrement dit, ils constituent bel et bien une branche de la tradition servienne, puisque les ajouts ont été greffés sur un texte de Servius.

1.2. L'hypothèse Donat

Une question parasitaire s'est invitée dans l'étude du texte des ajouts : celle de Donat. Il était certes légitime, dès lors qu'on avait prouvé que les ajouts n'étaient pas de Servius, de rechercher d'où ils pouvaient venir. Un savant comme Barwick (1911), qui a décelé dans ces ajouts certaines formes de cohérence, a postulé l'idée d'un *commentum uariorum* anonyme, intermédiaire entre Donat et Servius. Presque simultanément, Lammert (1912) suggérait que ces notes provenaient du commentaire – aujourd'hui perdu pour l'essentiel⁴ – de Donat à Virgile, et il a été suivi par des savants anglo-saxons, en particulier par une école qui se constituait à Harvard (Rand 1916) pour présider à la constitution d'une nouvelle édition de Servius. Cette hypothèse est restée jusqu'à aujourd'hui solidement implantée dans le monde universitaire anglo-saxon, malgré les nuances apportées au fil des décennies, tant par Rand et ses élèves que par d'autres savants, en particulier italiens⁵, qui sont allés de relativisation en relativisation.

² Il faudrait, pour être précis, préciser qu'une partie – infime – des ajouts de Daniel apparaît dans des éditions de Servius antérieures à celle de Daniel, comme celles de R. ESTIENNE (Stephanus) (Paris, 1532) ou de FABRICIUS (Bâle, 1551), cf. THOMAS 1880, p. 34-43 et les corrections apportées par ELDER 1940, p. 24 ; MURGIA 1975, p. 157 ; RAMIRES 1996 ; 2012. Mais il s'agit bien, pour l'essentiel, de variantes du texte de Servius, plus que d'ajouts de type SD : c'est ce que Thilo (*supra*) distinguait par les termes *additicia* et *supplementa*.

³ THOMAS 1880, p. 47 ; 65 ; 77 ; 126 ; THILO 1881, p. III.

⁴ Il ne subsiste que la lettre dédicatoire, la vie de Virgile et l'introduction aux *Bucoliques*.

⁵ Voir BASCHERA 2000, p. 20-32 ; VALLAT 2012, p. 90-93 (y rajouter MURGIA 1975, p. 101-102) ; rappelons que les éditeurs de Harvard (vol. 2, 1946) se sont bien gardés d'avancer le nom de Donat dans leur introduction, tout en annonçant des explications dans des *prolegomènes* qui n'ont jamais paru.

En vérité, la question est insoluble : d'une part, il est admis aujourd'hui que Servius emprunte le canevas de son propre commentaire à celui de Donat, et en transmet donc la substantifique moelle, bien que sévèrement élaguée⁶ ; d'autre part, il est plus certain encore que le commentaire de Donat était un *commentum uariorum*, autrement dit qu'il n'était pas de Donat pour sa plus grande partie, mais reprenait des éléments de commentaires et d'érudition sur Virgile qui s'étaient accumulés sur près de quatre siècles⁷, éléments qu'on pouvait retrouver à différents niveaux dans la tradition exégétique et dont l'origine première finalement se perdait dans les méandres des méthodes antiques, qui permettaient de recopier largement ce qu'écrivaient les prédécesseurs sans même les citer⁸. À supposer même que le *Servius de Daniel* reprenne une partie du commentaire de Donat, la relative indépendance des *Scolies de Vérone*⁹ montrerait qu'il y avait d'autres traditions exégétiques sur Virgile qui subsistaient à la fin de l'Antiquité¹⁰. Mais cette question qu'il fallait évoquer est finalement sans enjeu pour le sujet qui nous occupe : une tradition manuscrite particulière de Servius et son histoire.

1.3. Les traditions manuscrites du texte servien

Des années 20 aux années 70, les travaux de l'école de Harvard ont renouvelé en profondeur notre connaissance de la tradition manuscrite de Servius – et l'on en est resté là depuis, si l'on excepte les travaux de Giuseppe Ramires¹¹, et l'apparition du « fragment de Spangenberg »¹².

De fait, Thilo, dans la préface de son édition monumentale de Servius (1881-1887), qui fait encore autorité aujourd'hui, présentait les manuscrits qu'il utilisait sans fournir de classement, ni même de stemma approximatif. On savait seulement qu'il convenait d'éviter les manuscrits de la Renaissance dans lesquels Servius finissait par constituer la base d'un commentaire perpétuel de Virgile, auquel on ajoutait régulièrement des citations d'autres auteurs antiques qu'on redécouvrait¹³. Et l'on était également conscient – comme pour de nombreux

⁶ Voir par exemple LLOYD 1961 (qui reprend d'ailleurs l'hypothèse Donat) ; CAMERON 2011, p. 409-410.

⁷ C'est ce qu'il précise dans sa préface, cf. VALLAT 2016.

⁸ Voir VALLAT, à paraître.

⁹ Les parallèles qu'on entrevoit entre SD et les scolies de Vérone indiqueraient plutôt l'utilisation de sources communes, cf. BASCHERA 2000, p.70.

¹⁰ Cf. VALLAT 2012, p. 94-95.

¹¹ Par exemple RAMIRES 1996 ; 2003.

¹² Cf. MARSHALL 2000.

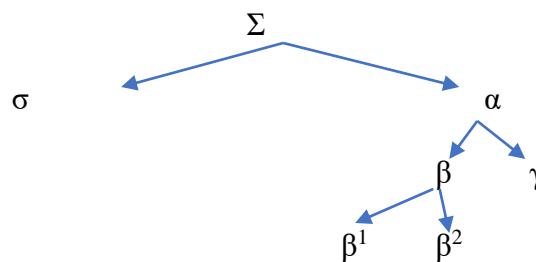
¹³ Ce sont les manuscrits dits « italiens » par THOMAS 1880, p. 9-33 ; il faut cependant ajouter que Thomas n'avait pas connaissance de la famille σ , qui a fortement contaminé ces manuscrits italiens, et que parfois, par d'autres phénomènes de contamination à la généalogie très obscure, on y retrouve des leçons qui n'apparaissent que dans tel manuscrit carolingien.

autres auteurs – que, dès qu'on s'éloignait des manuscrits des 9^e-10^e siècles, le degré de contamination des manuscrits devenait problématique et rendait les témoins de moins en moins utiles pour l'édition.

Dans les années 20 et 30, les travaux de J.J. Savage ont permis d'établir un premier classement. Il a d'une part étudié les manuscrits du *Servius de Daniel* (1932), et d'autre part ceux de Servius seul (1934). Il classe ces derniers de la sorte : à partir d'un archétype Σ , il distingue deux grandes traditions : la tradition Σ^1 qui ne subsisterait que dans un manuscrit *V* (*Vatican. 3317*)¹⁴ ; une tradition nommée α qui pourrait provenir d'Irlande et qui se distinguerait en deux sous-groupes, β et γ , à leur tour divisés en β^1 , β^2 , γ^1 , γ^2 .

Cette première tentative de classement permettait d'y voir plus clair dans les manuscrits anciens. Waldrop 1934 reprenait ce schéma à nouveaux frais, tandis que les travaux de Stocker 1941 permettaient de mettre à jour d'autres manuscrits apparentés à *V* et montraient qu'il ne s'agissait pas d'un témoin isolé, mais bel et bien d'une famille de manuscrits qui devait être appelée σ quelques années plus tard dans le premier volume de l'édition de Harvard (*Aen.* 1-2, 1946), et qui était alors considérée comme totalement indépendante du groupe $\beta\gamma$ aussi bien que de *SD* (1941, p.76), bien que Stocker ait souligné de nombreux parallèles entre ces manuscrits σ et le *Cassellanus*. L'édition de Harvard reprend le schéma de Savage, en intégrant donc σ , et en n'adoptant qu'une seule famille γ . Le même Stocker étudie en 1954 le manuscrit *Cassellanus* qui nous intéresse – étude sur laquelle nous reviendrons.

Stemma simplifié de l'*editio Harvardiana* (1946, p. xx)¹⁵



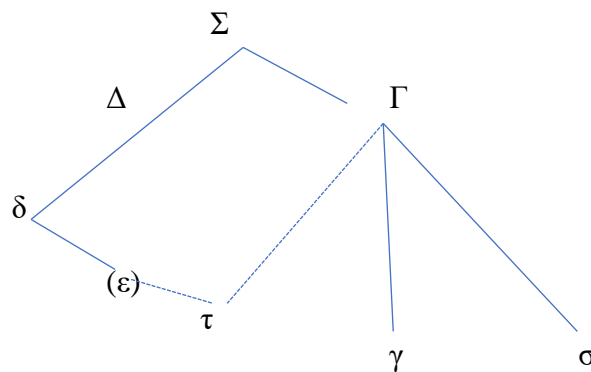
Finalement, la dernière synthèse d'envergure sur les manuscrits de Servius (et donc de *SD*) est celle de Murgia (1975), destinée à servir de prolégomènes à ce qui devait être le dernier volume de l'édition de Harvard (*Énéide* 9-12), paru en

¹⁴ Voir description dans SAVAGE 1932, p. 82-87.

¹⁵ Les manuscrits de Daniel sont absents du schéma. Nous ne reportons pas les manuscrits, mais uniquement la généalogie des familles.

2018¹⁶. Murgia réorganise le stemma servien d'une façon qui fait encore autorité 40 ans plus tard. Il distingue trois traditions, ancêtres des familles de manuscrits : Δ (qui remplace β de Harvard), Γ et DS (*Servius de Daniel*) ; à l'intérieur de la tradition Δ , il identifie une famille δ (β^1 Harvard) et τ (β^2 Harvard) ; à l'intérieur de la tradition Γ , une famille γ ¹⁷ et la famille σ ici intégrée désormais, car jugée surévaluée par les premiers éditeurs de Harvard, qui n'auraient pas pris en compte le caractère de cette famille dans la fin de l'*Enéide*, apparemment différent de son caractère des débuts (p. 38).

Stemma simplifié de Murgia (1975, p. 168)¹⁸



Au-delà de ce schéma, on doit également à Murgia des éléments importants : une analyse détaillée des phénomènes de contamination entre traditions et entre familles (il a par exemple montré comment la famille τ présente tantôt un texte Δ , tantôt un texte Γ , selon la disponibilité de la première tradition au début du 9^e siècle) ; plus généralement, la démonstration que tous nos témoins actuels, même les plus anciens, ont été, à un degré ou un autre, contaminés à une époque indéterminée, antérieure à la fin du 8^e siècle (1975, p. 86 ; 169 ; *passim*) ; enfin, un point essentiel : c'est que, d'un bout à l'autre de l'immense commentaire à Virgile, chaque manuscrit est susceptible d'évoluer d'une tradition à l'autre, d'une famille à l'autre, et que, partant, toute tentative de classement global reste précaire (cf. 1975, p. 176).

¹⁶ Il n'existe donc que les volumes 2 (*Aen.* 1-2, 1946), 3 (*Aen.* 3-5, 1965) et 5 (*Aen.* 9-12, 2018) ; le volume 1 aurait dû comprendre les *Bucoliques* et les *Géorgiques*.

¹⁷ Avec des manuscrits plus fiables que ceux de Savage et Harvard, qui étaient en fait des manuscrits de Virgile avec Servius dans les marges, et donc susceptibles de diverses modifications.

¹⁸ Avec traditions et familles, mais sans les manuscrits. La troisième tradition, celle de SD, n'apparaît pas dans le schéma originel.

À cet ouvrage fondamental, il faut ajouter l'étude de Goold (1970). Si le stemma qu'il propose (p. 141) reste approximatif (ce n'était pas là son objectif), il a le mérite d'intégrer SD. Goold a surtout permis de renouveler notre approche et notre compréhension du travail du compilateur final du *Servius de Daniel* : nous savons maintenant que le compilateur est intervenu davantage sur le texte qu'on le croyait précédemment, en particulier au niveau des sutures entre Servius et les ajouts de Daniel, ainsi que dans le système de renvois internes aux commentaires. Si les conclusions établies depuis les années 1970 restent globalement valables, le manuscrit *Cassellanus* reste un point d'achoppement non seulement dans la transmission du *Servius de Daniel*, mais aussi de Servius tout court, à cause de son caractère hybride. Il n'a pas profité de la mise à jour de Murgia, car il n'entrait pas directement dans le cadre de son étude destinée à *Aen.* 9-12 (puisqu'il fournit le texte de Daniel pour *Énéide* 1-2, et un mixte étrange pour *Aen.* 3-6), et est demeuré un sujet délaissé depuis les années 50 alors même qu'il fournit des éléments fondamentaux.

2. La tradition Φ et le *Cassellanus*

2.1. Pourquoi Φ ?

Les manuscrits transmettant le *Servius de Daniel* sont rares, surtout au regard des manuscrits de la vulgate de Servius, fort nombreux. Ils ne se sont guère diffusés et ont la particularité d'être issus, pour autant qu'on puisse en juger, de quelques grands centres monastiques sous influence « insulaire » : Tours, Fleury-sur-Loire, Fulda. Enfin, il faut noter qu'on n'a aucun manuscrit qui transmette tous les ajouts de Daniel : chacun d'eux est partiel et ne couvre qu'une partie des œuvres de Virgile.

Il faut justement noter la parfaite imperméabilité, dans le peu de témoins qui nous restent, du texte de Daniel pour les deux premiers livres de l'*Énéide*¹⁹ : on ne le trouve que dans le *Cassellanus*, dans l'apparat critique imprimé que constitue l'*Appendix* de l'édition de Daniel (siglé *f*)²⁰, et dans une version très abrégée (*P*, *Parisinus Lat.* 1750). Aucun autre manuscrit existant ne contient d'ajouts pour le début de l'*Énéide*²¹. En revanche, les manuscrits *F* (*Bernensis* 172 + *Parisinus Latinus* 7929) et *G* (*Bernensis* 167), deux manuscrits de Virgile avec commentaire en marges) comportent le texte de Servius avec les ajouts à partir du livre 3 de l'*Énéide*. Il existe donc une distribution précise : on a pu l'interpréter comme le

¹⁹ Cf. THOMAS 1880, p. 75.

²⁰ L'opinion de Thilo selon laquelle *C* et *f* sont identiques est désormais réfutée, cf. ELDER 1940, p.73-82 ; 94-110.

²¹ Je parle bien ici de SD ; d'autres manuscrits de Virgile comportent en marges des notes supplémentaires qui n'ont pas de lien direct avec SD (par exemple *Parisinus Lat.* 7930).

signe qu'il n'y avait pas, à l'origine, un seul texte élargi, mais plusieurs versions longues du commentaire qui avaient pu circuler indépendamment et avaient leur caractère propre (Thomas 1880, p. 127) : cette vision est aujourd'hui dépassée, car le prétendu caractère propre des différents manuscrits de Daniel est en fait dû à la fois au caractère des différents livres de l'*Énéide* – pour s'en tenir à cette œuvre – dont ils rapportent le commentaire (le livre 1 n'a pas le même contenu que le livre 12) et au commentaire de Servius même, qui va décroissant (les premiers livres sont nettement plus fournis que les autres). Les différents manuscrits de Daniel transmettent donc bien un seul commentaire élargi, soumis à des aléas et accidents historiques qui ont conduit à leur configuration actuelle.

Pour en revenir au commentaire de l'*Énéide* 1-2, le texte de Daniel nous est transmis par des témoins rares, incomplets ou indirects, mais renvoient surtout à un contexte précis : celui de l'abbaye bénédictine de Fulda, dans la Hesse allemande, fondée en 744 par un disciple de l'anglo-saxon Boniface, et devenue l'un des centres de la renaissance carolingienne. On peut prouver qu'il y a eu à Fulda et dans sa région trois, sinon quatre, exemplaires²² transmettant le commentaire élargi pour les deux premiers livres de l'*Énéide*.

Par ailleurs, j'estime qu'il vaut mieux ne pas reprendre le sigle *SD* (*DS* dans le monde anglo-saxon) pour désigner cette tradition de *Servius auctus*. En effet, cela laisserait supposer qu'il n'y aurait eu qu'une seule étape de modifications du texte de Servius, à savoir l'ajout d'éléments exogènes faite par un compilateur qui intervient peu ou prou. Or nous montrerons justement qu'il y a eu plusieurs étapes pour aboutir au manuscrit *C*. Il est donc préférable de réserver le sigle *SD* (ou *DS*) au contenu exégétique original²³ (et différent de Servius), et non l'attribuer à une tradition codicologique pour laquelle il n'est pas parfaitement pertinent (car, du point de vue du manuscrit, il ne peut pas, comme on l'a dit, désigner les seuls ajouts, mais renvoient nécessairement à l'ensemble du *Servius auctus*, et donc à Servius même)²⁴.

C'est pourquoi, vu l'importance de Fulda pour la transmission de ce texte, nous préférons employer le sigle Φ , là où Murgia employait *DS*²⁵. Nous gardons la majuscule pour rester parallèle aux majuscules $\Delta\Gamma$ des deux autres traditions ;

²² *C, f*, ainsi que la source des leçons transmises *per litteras* à P. Daniel par F. Modius dans les années 1580 (cf. ELDER 1940, p. 9 ; 19-20 ; 62), le fragment de Spangenberg (qui porte toutefois sur une autre partie du texte), et peut-être *P* (ou son ancêtre).

²³ Sans oublier que le *D* de *SD/DS* est souvent susceptible d'être interprété par « Donat », ce qui complique la donne.

²⁴ On pourrait penser que cela n'a pas d'importance, à partir du moment où le texte est bien celui du manuscrit *C*, qui ne fait pas de distinction entre Servius et *SD* ; c'est pourtant indispensable si l'on souhaite distinguer les traditions serviennes des ajouts proprement dits.

²⁵ Il est difficile de savoir si, à travers ce sigle, Murgia fait référence à la tradition ou au texte précis ou, dans le texte, à celui de Servius ou celui des ajouts (e.g. MURGIA 1975, p. 3 vs p. 191) : il désigne en fait le stade final du texte, sans égard à sa complexité interne.

quant à la lettre grecque, elle s'impose à partir du moment où d'autres sigles possibles (*f*, *F*, *K*) sont déjà utilisés dans la tradition manuscrite de Servius²⁶. Nous utiliserons donc le sigle Φ pour la branche de la tradition servienne sur laquelle s'est faite la compilation des ajouts, branche alors déjà altérée et différente de $\Delta\Gamma$ avant l'intégration des ajouts, comme nous allons le montrer.

2.2. Le texte « mixte » du Cassellanus

La grande caractéristique de ce manuscrit réside dans une structuration surprenante des ajouts de Daniel. Il ne contient le commentaire à Virgile que pour les livres 1 à 6 de l'*Énéide*. Pour les deux premiers livres, c'est notre source manuscrite principale du texte élargi, bien qu'amputée par la perte de cahiers et par de nombreuses ratures. On y trouve donc toutes sortes d'ajouts, du simple mot à la longue note. Ces notes « longues » sont particulièrement nombreuses dans cette partie, dont voici un extrait (*Aen.* 1,537-542 ; en ligne pleine : la vulgate de Servius ; en colonne de droite et en plus petit : les ajouts de C, édités d'après le manuscrit et corrigés par nos soins) :

537. *PERQVE VNDAS SVPERANTE SALO* : *eleuato mari et in undas diuiso, ut solet in tempestate. 'Salo' autem uenit ab eo quod est 'hoc salum, sali', nam « sale tabentes » ab eo quod est 'hic sal, salis'.*

PERQVE INVIA SAXA : *'inuia', id est aspera, inmania. Vnde et Dido paulo post « quae uis inmanibus adplicat oris ? » Non enim suos uituperat, sed naturam litoris culpat.*

538. *HVC PAVCI* : *uult intellegi, ut quidam tradunt, superesse et alios qui sunt in futuro uindices, si isti fuerint laesi ; nam hoc est quod ait « dispulit », id est dispersit.*

538. *ADNAVIMVS ORIS* : *elegit uerbum aptum naufragio ad eliciendam misericordiam ; quamuis et de nauibus 'natat' lectum sit, ut « natat uncta carina ».*

ADNAVIMVS : *adnatauimus per syncopen, quotiens syllaba de medio subtrahitur. Et bene 'adnauimus', quasi uix et opportune.*

539. *QVOD GENVS HOC HOMINVM* : *rhetorice uituperaturus mores non ad Didonem loquitur, sed ad tertiam se confert personam.*

QVAEVE HVNC TAM BARBARA MOREM P. P. : *bene mores accusat terrae, ut humanitas patriae potius esse uideatur.*

540. *HOSPITIO PROHIBEMVR HARENAE* : *ut alibi « litusque rogamus innocuum » ; occupantis est enim possessio litoris.*

litus enim iure gentium commune omnibus fuit et occupantis solebat eius esse possessio. Cicero in Rosciana « nam quid est tam commune, quam spiritus uiuis, terra mortuis, mare fluctuantibus, litus eiectis ? »

Vnde ostenduntur crudeles qui etiam a communibus prohibent.

²⁶ ELDER (1940) avait déjà employé Φ pour désigner l'archétype des manuscrits d'*Aen.* 1-2 présents à Fulda ; mais pour rester cohérent avec les schémas introduits par MURGIA, nous maintenons la majuscule pour désigner la tradition, et la minuscule pour désigner la famille.

541. *BELLA CIENT* : id est mouent. Et bene 'cient' et 'uetant' permanet in tertia persona, ne eos in hoc barbaros et inmites appellare uideatur. Sane in principio modestius, hic iam commotius.

541. *PRIMAQVE VETANT CONSISTERE TERRA* : id est in litore, ut alibi « tuque o, cui prima frementem fudit equum magno tellus percussa tridenti ».

542. *MORTALIA ARMA* : mortalem possibilitatem. Sane 'arma' etiam consilia significant, ut « quaerere conscius arma ».

TEMNITIS autem pro 'contemnitis' per aphaeresin dictum, quae est cum prima uerbi syllaba detrahitur. Alii 'mortalia arma' pro 'humanitate' accipiunt.

Sed hoc loco terret latenter propter Siciliam ; nam et paulo post ait « sunt et Siculis regionibus urbes », cum unam habeant in qua Acestes regnat ; sed ad terrorem 'urbes' posuit.

On constate que la majorité des notes supplémentaires sont bel et bien des *ajouts*, au sens où elles abordent des points absents chez Servius, et qu'elles sont parfaitement identifiables dans cette disposition. Elles sont en général insérées au bon endroit dans le commentaire suivi de Virgile (on peut excepter ici, au v. 542, la note TEMNITIS sur l'aphérèse, qui vient interrompre le développement de Servius). Parfois, comme au v. 540, l'ajout est si intriqué au texte servien qu'il n'est plus possible de l'en extraire sans contorsion intellectuelle : mieux vaut alors donner les deux versions. Tous les passages ne sont certes pas aussi riches en ajouts, mais on peut estimer que, pour le livre 1, les scolies de Daniel représentent environ un tiers du total, ce qui est très considérable, d'autant que ces ajouts sont le plus souvent bien distincts du texte de Servius²⁷.

Mais à partir du livre 3, la nature du commentaire change complètement dans *C*, et prend, comme le précise Stocker (1954, p. 94), *an entirely different and somewhat ambiguous aspect*. Déjà Thilo (1881, p. LXIX, voir *supra*) avait résumé la situation en soulignant que, à partir de là, le manuscrit perdait de son importance puisque, par comparaison avec les manuscrits *F* et *G*, les notes du commentaire élargi prenaient dans *C* un caractère extrêmement réduit. Stocker ajoute (*ibidem*) :

It is almost completely devoid of the long passages foreign to the vulgate that most strikingly characterize Servius Danielis as represented by *F G*, and has superficially the appearance of a vulgate text. In notes that are substantially

²⁷ Dans les parties communes, autrement dit pour le texte de Servius seul, *C* est souvent aberrant, mais on y retrouve un schéma majeur, l'accord de *C* avec γ et σ contre δ , par exemple 1,542 : *posuit* JAPaQ : *dixit* CELgNWD (pour les sigles, voir note 42). Il faut cependant signaler un accord régulier *C(K)JA*, donc *C δ* , mais très spécifique, le plus souvent limité à l'absence ou à l'abréviation de citations virgiliennes ; il est difficile à expliquer autrement que par des contaminations secondaires ; mais notons le caractère particulier de σ , qui cherche systématiquement les versions les plus complètes et a pu ici obscurcir une éventuelle tendance de ϕ^1 à la concision dans ces passages.

common to the two traditions, however, it manifests most of the textual peculiarities of Servius Danielis.

Un peu plus loin (p. 95), il ajoute que *C* fait défaut sur les ajouts longs au texte de Servius et même sur les courtes variantes à Servius, mais que, d'autre part, lorsque ces dernières sont courtes, elles apparaissent parfois dans le manuscrit. Voici une partie des exemples fournis par Stocker (p. 95-96 ; je supprime les variantes orthographiques et indique en gras les différences) :

- A. III 251 ne possint a se dicta contemni] *Serv.* ne possint a se dicta **quasi ab irata conficta** contemni *F G C*
 A. III 361 aves aut oscines sunt aut praepetes; oscines ore futura praedicunt, praepetes volatu significant] *Serv.* aves **autem** aut oscines sunt aut praepetes, oscines **quae** ore futura praedicunt, praepetes **quae** volatu **augurium** significant **cum sunt prospera** (cum sunt prospera *om. C*) *F P C*
 A. III 699 PROIECTA porrecta, extenta, ut proiecto dum pede laevo] *F G C non habet Servius.*
 A. III 705 PALMOSA SELINVS civitas iuxta Lilybaeum, abundans palmis et apio] *Serv.* PALMOSA SELINVS civitas **est** iuxta Lilybaeum, abundans palmis **quibus vescuntur** et apio (palmis vel ab equis nobiles *P*) *F P C*
 A. V 1 primum] *Serv. om. F G C*
 A. V 45 tacitam] *Serv. tam F G C*
 A. V 55 quo] *Serv. ut F G C*
 A. V 85 locus sine genio] (*vel locus est sine genio*) *Serv.* sine genio **locus F G C**
 A. V 95 apotheosin] **divinitatis confirmationem add. F C**
 A. V 233 esse] *Serv. est et F G C*
 A. V 823 vitam] *Serv. animam F G C*

On constatera que les différences avec le texte servien sont mineures, et portent le plus souvent sur un ou deux mots ; il s'agit de gloses (V 95), d'ajouts mineurs qui explicitent le texte de Servius (III 251 ; 705) ou le complètent (III 699), et dont la nature est très différente des ajouts relevés ci-dessus sur *Aen.* 1,537-542. Voici d'autres exemples sur le livre 6 (vers 22-24), non exploité par Stocker, et cité d'après le texte et l'apparat édités par E. Jeunet-Mancy (2012 ; dans la colonne de droite, qui contient SD, j'indique en gras les ajouts et variantes) :

<p>22. CORPORA NATORVM : bene <i>corpora</i>, quae adempta uita consumebantur</p> <p>Stat aut horret, ut <i>stant lumina flamma</i> ;</p> <p>aut re uera stat post ductas sortes; aut certe ad nam uolui in pictura non poterat.</p> <p>Et licet non sit urnae stare, de pictura tamen bene dictum est. Sed si <i>stat</i> horret acceperimus, <i>ductis sortibus</i> intellegimus <i>de qua ducebantur</i>, ut <i>et qua uectus Abas</i>.</p>	<p>22. CORPORA NATORVM : bene <i>corpora</i>, quae adempta uita consumebantur, ut super orbitatem parentibus ne sepelire quidem liberos licuisset: magna ergo periphraasi dictum est.</p> <p>aut plena est, ut puluere caelum stare uident;</p> <p>picturam respexit, nam uolui in pictura non poterat urna.</p>
--	---

Nam a passiuo, ut saepe diximus, inueniri non poterit participium praesens.

23. ELATA MARI : perite situm expressit ;

ut enim Sallustius dicit, Creta altior est qua parte spectat orientem.
RESPONDET : aspicitur : nam contra Athenas est posita.

FVRTO : adulterio, ut *Vulcani Martisque dolos et dulcia furta*.
Potest et ad uaccam referri.

Nam a passiuo, ut saepe diximus, inueniri non **potest** participium praesens. **Proprie autem ductis sortibus ; Sallustius sorte ductos fusti necat.**

23. ELATA MARI : perite **dixit, eminens est enim. Et bene** situm expressit ;

SVPPOSTAQVE FVRTO : hoc est furtim inclusa in uaccam ligneam, quae erat operta eius uaccae corio, quam maxime taurus adpetebat.

Potest **autem, sicut dictum est**, et ad uaccam referri, **cuius specie tauro furata sit coitum.**

D'après l'apparat, *C* omet tous les ajouts de Daniel (en gras), courts ou plus longs, et ne se range du côté de *FG*, pour les parties communes, que dans le *potest* (6, 22) en face du *poterit* de la vulgate. La conclusion s'impose d'elle-même : dans ces passages, le manuscrit *C* n'a pas même les ajouts minimes des manuscrits *F* et *G* (comme *urna* en 6, 22). Autrement dit, *C* fournit ici le texte de Servius, et non à strictement parler le texte élargi de Daniel.

2.3. Les raisons d'une incohérence (Stocker 1954)

Comment expliquer l'état de *C* et les disparités qu'il manifeste entre, d'une part, les deux premiers livres de l'*Énéide*, et, d'autre part, les livres 3 à 6 ? Seul Stocker (1954) a tenté des hypothèses, en posant les bonnes questions mais sans prendre en compte, pour ses conclusions, des éléments que lui-même avait mis en avant dans son étude de la famille σ (Stocker 1941).

Stocker entrevoit deux hypothèses ; dans la première, il propose de voir dans le texte de *C*, à partir du livre 3 de l'*Énéide*, le texte de Servius que le compilateur de SD avait à sa disposition, et qui formerait un rameau désormais éteint de la tradition servienne (p. 97) : *an attractive hypothesis ... is that it may represent the compiler's Servius, in which case the Danieline symptoms which it betrays would derive neither from the D commentary nor from any activity on the part of the compiler but rather from an otherwise now extinct form of Servius text which the compiler used*. Mais, en s'appuyant sur deux exemples au demeurant contestables, il déduit (p. 98) que cette hypothèse n'est pas la bonne, et que *C* dans ces passages ne représente pas une nouvelle forme de la vulgate servienne, mais *a mutilated specimen of Servius Danielis*.

Il s'agit là de sa seconde hypothèse (p. 98-99) selon laquelle l'état de *C* en *Énéide* 3-6 est le fruit d'une sélection mécanique qui a éliminé du texte de *C* tout ce qui, dans son antigraphe (appelé *Ur-C*), s'écartait du texte de la vulgate ; cette opération aurait été effectuée par un scribe persuadé de la supériorité du texte

servien sur le texte *auctus*. Et finalement *C* présenterait dans ces livres un texte « résiduel », privé des notes de SD, mais avec encore parfois un « caractère SD ». Cette hypothèse, en fait déjà proposée par Thilo (1881, p. L) et réfutée par Barwick (1911, p. 133), pose en soi de graves problèmes : d'une part, on ne voit pas, dans la longue histoire des commentaires virgiliens, de processus d'élimination de cette sorte ; si on excepte les épitomés issues d'un cadre scolaire spécifique (comme le manuscrit *P* ou le fragment de Spangenberg), la tendance est au contraire à la compilation permanente. Même si, dans *C*, les notes non-serviennes ont parfois été raturées par comparaison avec un manuscrit de Servius, cette opération n'a pris aucun caractère systématique. Surtout, Stocker est gêné pour expliquer la différence avec *Aen.* 1-2 : il évoque pêle-mêle (p.98) deux arguments sans les développer :

-la possibilité que l'archétype de SD ait été réparti en plusieurs manuscrits, avec une coupure entre les livres 2 et 3 de l'*Énéide* ; l'idée est intéressante et nous la reprendrons, mais elle n'a pas de rapport direct avec l'hypothèse d'une élimination des notes exogènes ;

-l'éventualité que, dans le modèle de *C*, les notes supplémentaires de SD aient été marquées par un symbole, qui aurait permis au copiste de les identifier, de les supprimer en *Énéide* 3-6, mais de les conserver en *Énéide* 1-2, soit parce qu'il n'en aurait pas tenu compte, soit parce qu'il aurait reçu des instructions pour les conserver.

On voit la fragilité de ses arguments, dont l'un n'est pas pertinent, et dont l'autre est trop alambiqué pour être crédible. Mais on peut trouver une explication plus satisfaisante à l'état de *C*, grâce à la famille σ et à une version retouchée de la première hypothèse de Stocker.

2.4. Où l'on retrouve la famille σ

Pour comprendre cette solution, il faut reprendre la question de la famille σ des manuscrits de Servius, nettement identifiée dans les années 30 seulement. Stocker justement, en 1941, avait établi la base de cette famille pour l'édition de Harvard et identifié trois manuscrits dont l'origine semble être l'Italie du Sud, peut-être le Mont-Cassin – deux en tout cas sont écrits en bénéventine (*V* et *N* [*Neapolitanus* 5, s. X¹]), et le troisième, en écriture gothique, porte des traces d'erreurs de lecture d'un antigraphe en bénéventine (*W* [*Guelferbytanus* 2091 [07.10 Aug. 2], s. XIII²]²⁸, dont le modèle est en fait *V*²⁹).

Stocker a abondamment illustré combien le manuscrit *V* (qui s'arrête au début de *Aen.* 1,35) et sa copie *W* proposaient des leçons communes avec *C*, et

²⁸ Pour une description, cf. THOMAS 1880, p. 348 ; THILO 1881, p. XCI ; STOCKER 1941 ; HARV. 1946, p. VII ; MURGIA 1975, p. 136-139.

²⁹ THILO (1887, p. XVII) l'affirmait déjà, et STOCKER (1941, p. 79-81) a montré comment de nombreuses fautes de *W* s'expliquent par des mélectures d'un antigraphe en écriture bénéventine (*V*).

combien l'accord CVW s'opposait régulièrement à la « vulgate » de Servius. Pour ne citer que quelques exemples sur les premiers vers de l'*Énéide* (Stocker 1941, p. 72-75, avec les sigles de l'édition de Harvard) :

- Aen.* I 1 (Th. 5, 13) inania sentire] V(W) C in hanc asentire A in hoc assentire A² C² in hanc sentire Pa in hac sentire Ta in hac assentire B Pb in hanc assentire N B² Pb² assentire in hanc M
- Aen.* I 1 (Th. 6, 24) Troia] V(W) N C asiae $\beta \gamma$
- Aen.* I 1 (Th. 6, 22) in om. V(W) N C
- Aen.* I 1 (Th. 7, 2) peritissime] perite V(W) C
- Aen.* I 1 (Th. 7, 4) fluvium om. V(W) C ss. C¹ vel C²
- Aen.* I 2 (Th. 7, 25) agitare putasti om. V(W) C
- Aen.* I 2 (Th. 8, 26) primum] prius V(W) C
- Aen.* I 3 (Th. 9, 19) IACTATVS] et alto add. V(W) C
- Aen.* I 3 (Th. 9, 20) e] de V(W) N C
- Aen.* I 3 (Th. 9, 24) complexus est] conclusit V(W) N C
- Aen.* I 3 (Th. 9, 24) ET om. V(W) C P
- Aen.* I 4 (Th. 10, 22) alt. et om. V(W) N C
- Aen.* I 5 (Th. 11, 16) fieret] fierent V(W) C
- Aen.* I 6 (Th. 13, 6) execratione] V(W) C exsecrationem (excretionem Pb) N $\beta \gamma$
- Aen.* I 8 (Th. 15, 7) numina] nomina V(W) C

On notera surtout la leçon *inania* au premier vers, où seuls CVW, parmi les manuscrits anciens, ont une leçon acceptable, alors que les autres (représentés ici par un échantillon seulement) ont des leçons aberrantes, qui tentent de se corriger les unes les autres sans succès. Cela ne signifie pas nécessairement que CVW aient un texte plus authentique que les autres manuscrits : il serait plus probable de penser qu'ils fournissent un texte corrigé (indépendamment ?), quand Stocker se prononce pour le contraire (1941, p. 76) – mais c'est un autre problème. Ce qu'il faut retenir, c'est que, dans ces exemples comme dans de très nombreux autres, il y a, dans le détail et sur des portions très réduites du texte, un large accord entre le manuscrit C, dès le premier livre de l'*Énéide*, et la famille σ de Servius, qui ne comporte aucun ajout de Daniel³⁰. Or, nous avons là sans doute la clé pour comprendre l'histoire de cette tradition servienne.

Pour expliquer cette concordance, Stocker a tenté de prouver que la famille σ était indépendante de la vulgate de Servius aussi bien que du texte servien présent dans le *Servius Danielis* (1941, p. 76 sq. ; 85 sq.), refusant la possibilité d'une contamination mutuelle (p. 86) et l'hypothèse que C et σ aient un ancêtre commun (p. 73). Pour réfuter cette dernière hypothèse, il avance que l'éditeur de σ , s'il avait eu les ajouts présents dans C sous les yeux, ne se serait pas contenté de recopier quelques variantes sur le texte de Servius uniquement, mais aurait tout recopié.

³⁰ Il existe toutefois – et c'est normal – des nombreuses différences entre σ et C ; il faut les expliquer à la fois par les interactions $\Delta\Gamma$ et Φ dans σ et l'évolution propre de ϕ^2 , voir *infra*.

Sur ce dernier point, il a raison, mais à cette époque – c’est-à-dire avant l’article de Goold en 1970 – on ne projetait pas le texte de SD en termes d’histoire textuelle ; on se contentait d’y voir un bloc créé une fois pour toute ; qui plus est, attaché à son idée que σ formait une branche indépendante de Servius, Stocker a refusé l’évidence, à savoir que *C* et *W* (*V* est négligeable pour l’*Énéide*) ont un texte de Servius dont l’origine est commune : c’est précisément cette tradition que nous appellerons Φ .

3. Éléments pour un nouveau stemma

3.1. Φ et $\varphi 1$

La question de la contamination entre la vulgate de Servius et la branche SD est centrale : Murgia (1975, p. 35-38 ; 136), réfutant Stocker et remplaçant la famille σ au sein de la famille γ , illustre fréquemment ce qu’il considère comme des phénomènes de contamination entre les traditions, et en particulier la contamination de σ par SD, en s’appuyant logiquement sur l’état *final* de « SD » dans un manuscrit tel que *F* (1975, p. 136-137 ; 172). Cette contamination, ainsi présentée, pose un problème déjà souligné par Stocker (1941, p. 73), c’est qu’elle serait extrêmement partielle : peut-on croire qu’un scribe qui aurait un texte *auctus* intégral se contenterait de contaminer quelques mots sans reprendre l’intégralité des notes nouvelles par rapport à Servius ?

C’est d’autant plus improbable que la famille σ se caractérise justement par sa tendance à réunir autant de matériaux que possible³¹. C’est ainsi qu’on y voit apparaître toute une série de *quaestiones* d’époque médiévale³². En toute logique, il n’est pas plausible qu’il y ait eu de contamination directe de σ depuis la famille de *C* (tradition « DS », pour reprendre la terminologie de Murgia). C’est donc que l’accord $C\sigma$ sur le texte de Servius est nécessairement *antérieur* à la greffe des ajouts de Daniel, et qu’il a existé une période commune du texte *avant* les grands ajouts.

C’est là qu’il faut rappeler le double état de *C*, qui comprend les scolies de Daniel pour les deux premiers livres de l’*Énéide*, et qui, grosso modo, ne les comprend pas pour les livres 3 à 6, mais partage malgré tout une communauté de formulations – en général un mot ou deux – qui caractérisent alors la tradition Φ par rapport à la vulgate de Servius.

Comment expliquer cette situation ? La solution la plus simple et la plus logique, c’est que le manuscrit *C* nous donne à voir deux états de texte : le premier (*Aen.* 1-2), qui fournit le véritable texte *auctus* de SD ; le second (*Aen.* 3-6), où les ajouts n’ont pas encore été greffés. En somme, le *Cassellanus* nous

³¹ MURGIA 1975, p. 136 ; déjà STOCKER 1941, p. 73 ; 93-96.

³² STOCKER 1941, p. 93-96.

permet de saisir sur le fait un *work in progress*, avec deux états d'un texte Φ , l'un où SD a été rajouté, l'autre où il ne l'a pas été.

D'où viennent alors les accords *CFG*, qui opposent dans le détail ces manuscrits dits « de Daniel » à la vulgate de Servius ? Il est fondamental de rappeler que les accords *CFG* à partir du livre 3 portent sur des points mineurs de reformulation et de précision du texte servien, et non sur des ajouts majeurs, absents de *C*. Nous estimons donc que ces accords mineurs, loin d'être le résultat d'une politique d'élimination des ajouts, sont *antérieurs* aux ajouts, et qu'il s'agit tout simplement du texte de Servius – texte sur lequel ont été greffés les ajouts, qui était déjà distinct de la vulgate $\Delta\Gamma$.

On commence à entrevoir ici une histoire interne de la tradition Φ . Cette tradition existait avant la compilation des ajouts de SD, et se retrouve – partiellement, car l'histoire des textes ne s'est pas arrêtée là – à la fois dans la famille σ et dans les manuscrits de Daniel – sans préjudice des contaminations et variantes postérieures qui ont pu entrer dans les familles issues de la tradition Φ ou influencées par elle.

Nous appellerons φ^1 la première famille issue de la tradition Φ ; c'est elle justement qu'on retrouve en partie dans la famille σ et dans le *Cassellanus*, *Aen.* 3-6. Cette hypothèse est le seul moyen d'expliquer logiquement les particularités $C\sigma^{33}$ face au reste de la tradition manuscrite : c'est que σ a été contaminé par Φ , mais pas par SD. Plus généralement, si la « contamination » de $\Delta\Gamma$ par Φ , si souvent évoquée par Murgia, est réelle, alors elle a nécessairement eu lieu *avant* l'ajout des notes de Daniel. Parallèlement, Goold semble rapporter au compilateur de SD toutes les modifications au texte servien, à partir de son texte supposé de « Donat » ou de son propre chef (1970, p. 110). Or, nous avons là deux étapes distinctes et chronologiquement indépendantes : la constitution de Φ d'abord³⁴ ; puis l'ajout des scolies de Daniel sur un exemplaire de Φ , qui a donné naissance à la famille que nous nommons φ^2 , déjà distincte de celle qui a donné lieu à la contamination de σ (issue de φ^1) ; autrement dit, le compilateur final de SD n'est pas à l'origine de toutes les modifications de Servius qu'on y relève³⁵, mais travaille sur un texte de Servius déjà modifié.

Le texte φ^1 dans *Aen.* 1-2 de *C* n'est plus directement discernable, car depuis que les ajouts de Daniel ont été greffés, on ne peut plus toujours les distinguer efficacement du texte de Servius sur lequel ils ont été greffés, qui était déjà un texte modifié, comme le prouve la partie *Aen.* 3-6, où les ajouts n'ont pas été faits.

³³ Cf. THILO 1887, p. x-xvi ; SAVAGE 1932, p. 85 ; STOCKER 1941, p. 73-75. Mais il faut préciser que, contrairement à ce que signalait Savage, *V* n'est pas un témoin de SD au sens où nous l'entendons : il porte certes la trace de φ^1 , mais non celle de φ^2 .

³⁴ D'ailleurs, quand MURGIA évoque la contamination issue de « DS » (1975, p. 81 ; 136-137 ; 141 ; 148 sq. ; 172 ; 176), il parle de ce que nous appelons Φ , et non des ajouts de Daniel. Comme signalé plus haut, l'emploi du sigle SD (ou DS) brouille considérablement la donne.

³⁵ Même si ses interventions sont indubitables, cf. GOOLD 1970, p. 109-111.

Pour cette dernière partie, la comparaison avec *FG* est éloquente : pas d'*ajout* dans *C*, mais une communauté de *variantes* sur Servius ; on peut alors discerner plus facilement ce qui relève des ajouts exogènes de *SD* et ce qui relève du texte servien qui a servi de base.

La preuve, répétons-le, en est la diffusion importante des variantes Φ dans σ , famille dans laquelle on ne trouve aucune trace de *SD* : c'est donc que la contamination de Φ dans σ s'est effectuée au stade φ^1 , avant l'intégration de *SD* dans Φ (φ^2). L'inverse se vérifie : les éditeurs de σ qui auraient eu sous les yeux un texte $\Phi + SD$ (autrement dit φ^2) auraient sans nul doute intégré l'ensemble des notes nouvelles : s'ils ne l'ont pas fait, c'est qu'ils ne possédaient rien de tel.

Ce n'est pas sans conséquence : la famille σ avait été rapprochée de γ par Murgia – et elle est sans doute plus proche de γ que de δ . Et de fait, ce n'est pas une tradition pure et indépendante, comme le pensait Stocker, mais il faut sans doute la réévaluer par rapport à ce qu'en disait Murgia³⁶, et en faire le fruit d'une contamination entre γ et φ^1 – contamination à différents niveaux, car, comme le notait déjà Stocker (1941, p. 69), le manuscrit *N* est nettement plus proche de $\Delta\Gamma$ que *W*.

Cela implique également que toute une série de *modifications* à Servius ont été éditées comme du « Servius de Daniel » parce qu'elles se trouvaient dans les manuscrits « de Daniel ». Mais ce ne sont pas pour autant des *ajouts* *SD* à Servius : il s'agit de simples variantes Φ en face de la vulgate $\Delta\Gamma$, qu'on n'a pas plus de raison d'éditer que les autres variantes internes à la tradition de Servius. Ainsi, en *Aen.* 1,540, Thilo édite comme texte de Servius *ut alibi 'litusque rogamus'*, et comme texte de *SD* *ut alibi 'litusque rogamus innocuum'* ; la seule différence est dans l'adjectif final ; or, on le lit dans les manuscrits *NW* de σ (inconnus de Thilo) : ce n'est donc pas « *SD* », mais une variante Φ . Voici quelques exemples extraits de l'édition Thilo, avec son texte de *SD* en italiques :

Aen. 1,688 VENENO: uenenum dictum *ab eo* quod per uenas eat. **post ait 'longumque bibebat amorem'**.

Aen. 1,690 ET ALAS EXVIT : laus ingens Ascanii per transitum, siquidem *Cupido* alis [tantum] depositis Ascanius fuit.

Aen. 1,701 'mantelia' uero a manibus **tergendis** dicta, et est *nominatiuus* mantele, quo modo torale.

Les mots en italiques simples sont présents dans *NW* et ne relèvent donc pas de *SD*, mais de Φ ; les mots en italiques gras ne sont pas dans *NW*, et relèvent donc soit de *SD* (sans doute l'ajout de 1,688), soit d'une variante interne à Φ (peut-être le *tergendis* de 1,701). On peut dire la même chose de variantes infimes dans l'édition de *Aen.* 6 (Jeunet-Mancy 2012, *SD* à droite) :

³⁶ C'est le jugement global de MURGIA : mais lui-même précise ponctuellement que σ a été contaminé par « *DS* », cf. 1975, p. 172-173.

6,36	quae licet longaeua legatur, non tamen ualde congruit eam usque ad Tarquinii tempora durasse	quae licet longaeua legatur, tamen non ualde congruit eam usque ad Tarquinii tempora durasse
6,38	quae per poeticam licentiam saepe confundit	sed haec per poeticam licentiam saepe confundit
6,39	ut diximus	ut diximus supra
6,43	OSTIA CENTVM : finitus numerus pro infinito, licet possit et rationabiliter dictum esse	OSTIA CENTVM : finitus numerus pro infinito est , licet et possit rationabiliter dictum esse
6,60	incerta enim sunt illic maria et terrae ;	incerta enim illic sunt maria et terrae ;

Là encore, les mots en gras représentent des variantes mineures, internes à la tradition textuelle de Servius (φ^1 et non φ^2)³⁷, dont la place devrait être en apparat critique. Ce qui relève bien du *Servius de Daniel* en revanche et qu'il faut éditer distinctement, c'est la famille φ^2 .

3.2. Quelle origine pour Φ ?

Φ est donc une tradition servienne interpolée avant même l'intégration de SD. Sans même parler de φ^2 , elle contenait déjà, sous sa forme φ^1 , toute une série de modifications. La question se pose alors de savoir si ces modifications (quand Φ est différent de $\Delta\Gamma$) sont antiques ou non, si elles sont ou non de Servius, ou si, contaminées dès avant l'époque carolingienne, elles fournissent une vulgate déjà altérée par les érudits « insulaires » : en somme, c'est la question posée également par les ajouts α à la vulgate³⁸. Murgia, qui envisage surtout les contaminations dans le sens $\Phi > \Delta\Gamma$, n'est pas explicite sur la question. Mais déjà Thomas (1880, p. 153-155 ; 168-170 ; *contra* Thilo 1881, p. XLVI, nuancé p. XLIX) suggérait que la vulgate $\Delta\Gamma$ n'était pas la reproduction complète du commentaire original de Servius, opinion reprise par G. Ramires qui voit dans les ajouts α d'authentiques fragments serviens.

Mais on peut émettre une autre hypothèse et voir dans Φ le fruit d'une édition contaminant les ancêtres de Δ et de Γ , dans un milieu pré-carolingien et suffisamment ancien pour que ses descendants se retrouvent à la fois dans les îles britanniques (ancêtres des manuscrits « de Daniel », dont le *Cassellanus*) et en Italie du Sud (origine de la famille σ)³⁹. Ce texte nouveau (φ^1) s'est retrouvé enrichi de certaines notes – un premier *Servius auctus* en somme, car il est

³⁷ Une lecture attentive de l'édition de Harvard révèle le choix de favoriser presque systématiquement – et tacitement (tendance non explicitée dans l'introduction) – les leçons de C, donc de Φ , contre $\Delta\Gamma$ dans l'établissement du Servius.

³⁸ Voir les travaux de RAMIRES, par exemple son édition de 2003.

³⁹ BISCHOFF 1994, p. 117, précise que les premières bibliothèques d'Angleterre, au 7^e siècle, provenaient d'Italie. On sait par ailleurs qu'il existait en Italie du sud des versions parfois aberrantes des textes latins, cf. MUNK OLSEN 2014, p. 109-110 ; 398.

incontestable qu'on trouve dans ses descendants des modifications (ajouts, variantes ou conjectures) destinées à faciliter la compréhension du texte⁴⁰.

Voici un exemple : dans la scolie *Aen.* 1,550⁴¹, qui rapporte le mythe d'Aceste, les scribes et les maîtres ont été gênés par le mot grec neutre *cetos*, dont l'adaptation en latin est ambiguë : il est neutre chez Virgile (*Aen.* 5,822) et chez Pline l'Ancien (9,78 ; 157), mais on le trouve au masculin dans le passage d'Hygin qui évoque le même mythe (89,2 : *ob eam rem Neptunus cetum misit qui Troiam uexaret* ; précisons qu'il n'y a plus, pour Hygin, de tradition manuscrite vérifiable pour ce passage).

C'est pourquoi il y a eu diverses modifications à partir de l'unité $\Delta\Gamma$ (représentée ici par les manuscrits *JA*, qui n'ont pas la relative suivante *quod eam uastaret*, et *PaQLg*)⁴² ; il semblerait qu'il y ait d'abord eu une modification de *cetos* en *cetum*, par latinisation – sans doute issue de σ et élargie par contamination jusqu'au manuscrit *E* de γ ; ce même manuscrit n'a d'ailleurs pas modifié le pronom relatif *quod* ; en revanche, σ a corrigé ce relatif qui n'était plus compris en *qui*, en masculinisant l'antécédant et le pronom ; le degré final de contamination est représenté par *D*, qui comprend *cetos* comme un accusatif masculin pluriel, et accorde donc le verbe de la relative au pluriel. La transformation de *cetos quod* en *cetum qui* constitue dans σ une double simplification destinée à une meilleure compréhension d'un syntagme devenu obscur. Un peu plus loin, sur le nom de la mère d'Aceste, la vulgate donne unanimement la forme *Egesta*, là où σ donne *Segesta*⁴³. La raison en est simple : à la fin de la scolie, Servius précise, à propos de la ville : *quae hodie Segesta nominatur* ; le changement de nom *Egesta* > *Segesta* n'ayant pas paru justifié, les éditeurs de σ ont décidé de normaliser le texte pour n'avoir plus qu'une seule forme du nom propre. Nous avons là, à l'œuvre, le travail éditorial des promoteurs de σ . On ne peut assurer qu'il soit directement issu de Φ , mais notons que les

⁴⁰ Voir les *quaestiones* (cf. note 32) ou le paragraphe sur la mort de Virgile en fin d'introduction au commentaire.

⁴¹ *Cum Laomedon promissam murorum mercedem Neptuno et Apollini denegasset, Neptunus iratus Troiae inmisit cetos quod eam uastaret. Vnde Apollo consultus, cum et ipse irasceretur, contraria respondit dicens obiciendas puellas nobiles beluae. Quod cum fieret timens Hippotes quidam nobilis filiae Egestae, cum Laomedontis regis Hesiona iam esset orta seditione religata, inpositam eam nauis misit quo fors tulisset (...).*

⁴² *JA* : *Neptunus iratus Troiae inmisit cetos*
PaQLg : *Neptunus iratus Troiae inmisit coetos quod eam uastaret*
E : *Neptunus iratus Troiae inmisit coetum quod eam uastaret*
NW : *Neptunus iratus Troiae inmisit coetum qui eam uastaret*
D : *Neptunus iratus Troiae inmisit cetos qui eam uastaret*
 Sigles des manuscrits (outre *NW*) : *J* (*Metensis Lat.* 292, s. IX) ; *A* (*Caroliruhensis Aug.* 116, s. IX²) ; *Pa* (*Parisinus Lat.* 7959, s. IX²) ; *Q* (*Laurentianus Plut. Lat.* 45.14, s. IX¹) ; *E* (*Escorialensis Lat.* T.II.17, s. IX²) ; *Lg* (*Laurentianus Plut. Lat.* 45.03, s. XI¹) ; *D* (*Parisinus Lat.* 7965, anno 1469)

⁴³ *timens Hippotes ... filiae Egestae JAELgPaQ* : *timens Hippotes ... filiae Segestae NWD*.

manuscrits φ^2 , dont le *Cassellanus*, sont les seuls avec σ à considérer *cetos* (mal lu : *eos C, et hos P*), l'antécédent du relatif, comme masculin (*per quem CP, per quos f*) : il y a peut-être là une parenté obscurcie par les évolutions propres et dès lors indépendantes de σ et φ^2 .

Φ (sous la forme φ^1) se serait diffusé pour contaminer ponctuellement les familles issues de Δ et Γ , et systématiquement la famille σ ⁴⁴. Cela expliquerait pourquoi Φ semble tantôt Δ , tantôt Γ (Murgia 1975, p. 5 ; 176 [plutôt Δ]), et pourquoi σ a des traits Φ sans les ajouts de Daniel typiques de φ^2 . On en a un autre indice dans le tout début de l'*Enéide* : *C* est en partie manquant, et *W*, de son côté, se distingue toujours du reste de la tradition $\Delta\Gamma$, et doit ici représenter Φ . On ne peut savoir, au reste, qui de φ^2 ou de σ est le plus fidèle à Φ : φ^2 a évolué jusqu'à – et même pendant – la compilation de SD, tandis que σ est en soi issue de contaminations et de corrections systématiques qui n'ont rien à voir avec SD.

En somme, tant qu'on a conçu les manuscrits de Daniel sous leur aspect final, comme des blocs dont le texte n'avait pas d'histoire interne, on a eu beaucoup de mal à expliquer des contaminations extrêmement partielles, alors qu'elles auraient dû être massives ; mais en intégrant l'histoire de ces textes, avec au moins deux étapes, on comprend mieux les processus en cause, et les difficultés tombent d'elles-mêmes : il ne s'agit pas de contamination, mais d'origine commune, avec d'inévitables variantes internes.

Ce qui reste obscur, en revanche, c'est le statut de Φ au sein des traditions textuelles de Servius. Il ne reste, cela dit, que deux possibilités : elles sont antiques ou non. Comme on le disait, c'est le même problème qui s'est posé aux éditeurs de Harvard avec σ , et à G. Ramires avec α . Au fond, très tôt, dès le 5^e siècle, il a pu exister des variantes au texte de Servius, qui rappelons-le, est un manuel avant tout, et donc susceptible de modifications permanentes⁴⁵. Mais nous préférons y voir une « ré-édition » de Servius du Haut Moyen Age, qui serait finalement cohérente avec les milieux érudits insulaires auxquels on attribue depuis Thilo la constitution du *Servius Danielis* ; souvenons-nous que ces érudits n'avaient pas le latin ni une langue romane comme langue maternelle : peut-être les modifications de Φ , qui visent avant tout à clarifier le texte servien par des reformulations limitées, à l'enrichir en ajoutant des gloses par-ci par-là, ont-elles été motivées par des considérations pédagogiques⁴⁶, pour donner un texte mieux fini ?

En tout cas, la constitution de Φ s'est nécessairement faite avant l'intégration de SD proprement dit (soit avant la constitution de la famille φ^2) : le

⁴⁴ On ne peut non plus exclure la mise à contribution ponctuelle de sources externes comme Isidore de Séville. Voir ainsi l'exemple donné par MURGIA 1975, p. 98, où rien ne prouve que la note SD soit antérieure à Servius.

⁴⁵ Cf. VALLAT 2016.

⁴⁶ Voir par exemple FOSTER 2017.

fragment de Spangenberg, qui fournit un abrégé de φ^2 , devrait permettre de fournir un *terminus ante quem* : on l'a daté de la première moitié du 8^e siècle⁴⁷, mais il pourrait être plus récent, et nous le situerions volontiers dans la deuxième moitié du 8^e siècle⁴⁸ : en tout cas, c'est le seul témoin de la tradition servienne en écriture pré-carolingienne, et il confirme la présence du *Servius Danielis* en contexte « insulaire ».

3.3. Bilan sur le Cassellanus

Pour conclure sur le *Cassellanus*, il faut revenir au point de départ, et tenter d'expliquer la disparité dont il témoigne entre les deux premiers livres de l'*Énéide*, qui transmettent les ajouts de Daniel, et les livres 3 à 6 qui ne les transmettent pas. Les autres témoins issus de Fulda, pour autant qu'on puisse en juger, ne possédaient pas de texte *auctus* au-delà du livre 2, à l'instar de *C*. On peut donc en déduire, en restant prudent, que le reste du commentaire complet SD n'a jamais atteint Fulda, que l'antigraphe de *C* présentait la même forme double, et qu'il est arrivé tel quel des îles britanniques dans les décennies qui ont suivi la fondation de l'abbaye en 744, peut-être sous l'abbatiat de Baugulf (780-802), qui a joué un rôle important dans le rayonnement intellectuel de Fulda, en permettant par exemple l'émergence d'une personnalité telle que Raban Maur.

Comme signalé plus haut, le manuscrit a toute l'apparence d'un *work in progress* : il semblerait que son antigraphe ou son ancêtre ait été copié à l'époque même où avait lieu la compilation de SD, et même précisément à l'époque où cette compilation avait été achevée pour les deux premiers livres de l'*Énéide* – le manuscrit ne permet pas de dire quoi que ce soit des *Géorgiques* ou des *Bucoliques*. Bien sûr, il est tout à fait possible que le commentaire élargi des deux premiers livres de l'*Énéide* ait constitué un ensemble clos, un manuscrit indépendant de la suite, auquel on aurait ajouté un commentaire servien pour le compléter. Mais la forme du commentaire à Servius présent dans *C* pour les livres 3 à 6 prouve un lien *a minima* avec les manuscrits de Daniel disponibles pour la partie correspondante de l'*Énéide*, et il est peu probable que ce soit une coïncidence et que cette « suite » soit totalement indépendante du début. Elle semble au contraire issue du même milieu.

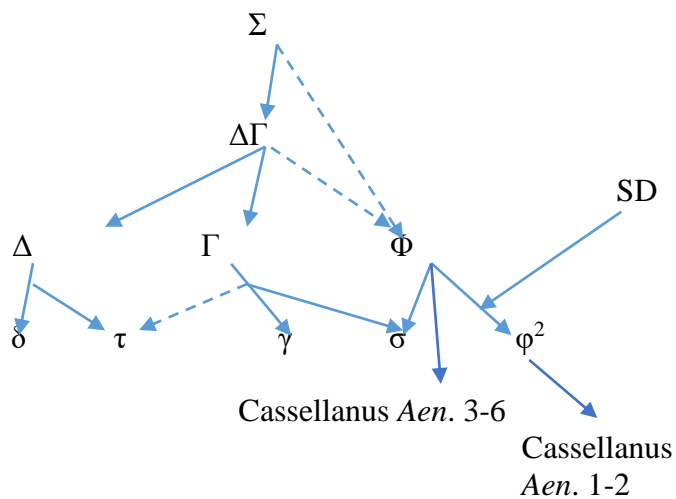
À partir donc de ce manuscrit, une fois battus en brèche les mirages de l'hypercritique, et compte tenu des phénomènes de contamination qui ont pu se

⁴⁷ Cf. MARSHALL 2000.

⁴⁸ Cf. BISCHOFF 1993, p. 104-105, sur l'usage des écritures insulaires sur le continent : le fragment a pu être écrit à Fulda même par les premiers scribes venus d'Angleterre ; MUNK OLSEN 2014, p. 112 ; BROWN 2007, p. 12 ; BISCHOFF 1994, p. 118 : *In fact, Anglo-Saxon script was still in use at Fulda as late as the second quarter of the ninth century*. Le même Bischoff estime que l'écriture du fragment de Spangenberg renvoie au « cercle de Boniface » (1994, p. 104 ; 118 ; 149), ce qui, en englobant ses différents disciples, laisserait encore une certaine amplitude chronologique (il est mort en 754).

produire par la suite, et de zones d'ombre qui restent à éclaircir, nous pouvons établir que la tradition servienne appelée jusqu'à présent SD (ou DS) n'est pas issue du *Servius de Daniel*, qui n'en est finalement que l'un des derniers avatars ; il s'agit d'une tradition différente de la vulgate, légèrement enrichie (à travers une forme d'annotation minimale de la part de maîtres) dans des milieux érudits et scolaires au cours du huitième siècle, à des fins de meilleure compréhension du texte servien ; elle est indépendante de SD, mais a servi de base à l'élaboration finale du *Servius auctus Danielis*. Les rares « manuscrits SD » nous livrent certes le dernier état d'une tradition textuelle, mais ce n'est pas nécessairement un état fini, et le *Cassellanus* permet d'y intégrer une temporalité ecclésiastique et d'esquisser une histoire de la troisième tradition servienne, au moins pour l'*Enéide*.

Proposition de stemma (traditions et familles)⁴⁹



BIBLIOGRAPHIE

BARWICK K. 1911, « Zur Serviusfrage », *Philologus* 70, p. 106-148.

BASCHERA C. 2000, *Ipotesi d'una relazione tra il Servio Danielino e gli scolii veronesi a Virgilio*, Verona.

⁴⁹ Je ne m'aventure pas à intégrer à ce schéma les ajouts α identifiés par G. Ramires, et laisse à plus compétent le soin de le faire.

- BISCHOFF B. 1993, *Paléographie de l'Antiquité romaine et du Moyen Age occidental*, Traduction française, Paris.
- 1994, *Manuscripts and Libraries in the Age of Charlemagne*, English translation, Cambridge.
- BROWN M. 2007, *Manuscripts from the Anglo-Saxon Age*, Toronto.
- CAMERON A. 2011, *The Last Pagans of Rome*, Oxford.
- ELDER J.P. 1940, *De Servii commentariis Danielinis, ut aiunt, in Aeneidos libros primum et secundum confectis*, Diss. Harvard.
- FOSTER F.J. 2017, « Teaching Language through Virgil in Late Antiquity », *CQ* 67, p. 270-283.
- GOOLD G.P. 1970, « Servius and the Helen episode », *HSCPh* 74, p. 101-168.
- HARV. 1946 = Rand E.K. et al. (ed.) 1946, *Servianorum in Vergilii Carmina commentariorum editionis Harvardianae*, II, *Aeneid 1-2*, Lancasteriae Pennsylvanianorum.
- JEUNET-MANCY E. (éd.) 2012, *Servius, Commentaire sur l'Énéide de Virgile, Livre VI*, Paris.
- LAMMERT F. 1912, *De Hieronymo Donati discipulo*, Iena.
- LLOYD R.B. 1961, « Republican Authors in Servius and the Scholia Danielis », *HSCPh* 65, p. 291-341.
- MARSHALL P.K. 2000 « The Spangenberg bifolium of Servius », *RFIC* 128, p. 192-209.
- MUNK OLSEN B. 2014, *L'étude des auteurs classiques latins aux XI^e et XII^e siècles*, IV.2, Paris.
- MURGIA C.E. 1975, *Prolegomena to Servius 5. The Manuscripts*, Berkeley.
- RAMIRES G. 1996, « Per una nuova edizione di Servio », *RFIC* 124, p. 318-329.
- 2003 (ed.), *Commento al Libro VII dell'Eneide di Virgilio*, Bologna.
- 2012, « Il "Servius Danielinus" prima di Pierre Daniel. L'edizione di Robert Estienne (Stephanus) e i manoscritti della classe α », *Eruditio Antiqua* 4, p. 137-203.
- RAND E.K. 1916, « Is Donatus' Commentary on Virgil Lost ? », *CQ* 10, p. 158-164.

- SAVAGE J.J. 1932, « The manuscripts of the commentary of Servius Danielis on Virgil », *HSCP* 43, p. 77-121.
- 1934, « The manuscripts of Servius' commentary on Virgil », *HSCP* 45, p. 157-204.
- STOCKER F.S. 1941, « A New Source for the Text of Servius », *HSCP* 52, 65-97.
- 1954, « The Servius of Cassel for *Aeneid* III-IV », *Study in Bibliography* 6, p. 93-100.
- THILO G. 1881-1887 (éd.), *Servii grammatici qui feruntur in Vergilii carmina commentarii* I-III, Leipzig.
- THOMAS E. 1880, *Scoliaes de Virgile. Essai sur Servius et son commentaire sur Virgile*, Paris.
- VALLAT D. 2012, « Le *Servius Danielis* : introduction », *Eruditio Antiqua* 4, p. 89-99.
- 2016, « 'Servius' et Virgile : les métamorphoses d'un commentaire », *Rursus* 9 *Commentaires anciens (pragmatique & rhétorique)*, n.p.
<https://rursus.revues.org/1190>.
- à paraître, « Méthodes grammaticales et auctorialités exégétiques dans le commentaire de Servius », *Sicut commentatores loquuntur. Authorship and Commentaries on Poetry / Autorproblematik und antike Dichterexegese*, U. Tischer, Th. Kuhn-Treichel, St. Poletti (eds.), Turnhout.
- WALDROP G.B. 1934, « Evidences of Relationship in Certain Manuscripts of Servius », *HSCP* 45, p. 205-212.